

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

CHRISTINE DE SUÈDE

Anna Moretti



Préface de Pierre-Yves Beaurepaire

ellipses

CHAPITRE PREMIER

UN HÉRITAGE LOURD ENTRE HÉROÏSATION ET FOLIE

« La Suède avait profité de la guerre de Trente Ans
et de l'épopée de Gustave-Adolphe pour se constituer un empire
sur le continent et pour faire de la Baltique un lac suédois ».

Lucien Bély, *Espions et ambassadeurs*, Fayard, 1990, p. 21.

Christine, reine de Suède à l'âge de six ans, admise au Conseil à quatorze, une femme peu ordinaire, née luthérienne mais secrètement gagnée au catholicisme dès avant son abdication à l'âge de 28 ans, et devenue plus que mystique, s'apprête à faire des confessions dans ses *Mémoires*. Confessions à Dieu. À lui, que l'on croit tout-puissant, qui connaît tout, qui sait tout, qui voit tout avant même que l'âme ne se sépare d'avec le corps. Mais le Créateur a-t-il besoin de semblables confessions ? Christine en est persuadée, sinon elle n'aurait pas trempé sa plume dans son encrier d'argent. *In principio erat Verbum*. Au commencement était la Parole et la Parole était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui dit-elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Et Dieu a besoin qu'on lui rende les mots qu'Il partage avec les simples mortels comme elle, de temps en temps, grâce à un Dante ou à un Couperin. La musique divine de leurs verbes et de leurs notes illumine, en ce *Grand Siècle des âmes*, le cœur des humains, pense-t-on, et adoucit leurs mœurs. C'est pour cela

que Christine vénère tant les poètes et musiciens. Et si quelqu'un s'écrie « *comment ose-t-elle cette femme scandaleuse à dire que sa vie est dédiée à Dieu* », on peut toujours lui rétorquer que rien qu'en protégeant des artistes, des poètes, philosophes et musiciens, elle contribua à la transmission et à la conservation de ce qu'elle considérait peut-être comme l'étincelle suprême, l'étincelle divine. L'art serait-il la révélation de Dieu ?

Christine est loin d'être une sainte. Mais qui l'est ? La sainteté ? Christine ne l'a trouvée nulle part en son temps, même pas au Vatican. Elle aime le luxe, les beaux tableaux, les sculptures, les objets rares et précieux. On lui a reproché jadis ses goûts dispendieux, son amour des belles choses. Mais qui peut lui en vouloir ? Le pape ? Les cardinaux ? Christine ne peut s'empêcher de constater le luxe ostentatoire de leur train de vie. Ayant vécu plus de soixante ans, la Reine sait qu'on ne peut pas enlever à l'homme son humanité, c'est-à-dire ses défauts. Christine en a beaucoup. Elle en est consciente. Et dans ses mémoires intitulés *Ma vie dédiée à Dieu* elle s'apprête à dire toute la vérité. Sauf qu'elle prétend que « *l'on trompe les gens plus par la vérité que par les mensonges*¹ ». C'est forcément pour cette raison que les paroles de Christine sont scrutées, (mal) interprétées, voire déformées, sous prétexte que la Reine écrit pour se justifier, alors qu'il se peut qu'elle ne dise que la simple vérité, sa vérité à elle.

UN PÈRE MORT AU COMBAT

Le souvenir le plus cher de son enfance est pour Christine celui de son père, le valeureux roi Gustave-Adolphe. À vrai dire, Christine ne peut pas vraiment se souvenir de lui ; elle n'a pas six ans lorsque le *Lion du Nord* est mort au combat ; mais les histoires qu'on lui répète si souvent et avec tant de détails sans doute finissent pour passer pour ses propres souvenirs, notamment grâce au fidèle chancelier Axel Oxenstierna, Régent du royaume et véritable maître du pouvoir pendant son enfance et son adolescence. Elle se revoyait parfois enfant avec le roi son père à Kalmar,

1. Maxime de Christine in *Pensées de Christine, reine de Suède*, ed. Chez Ant. Aug. Renouard, Paris, 1825, p. 41.

dans le vieux château paternel du XII^e siècle, haut lieu des Vikings depuis l'an 1000. Christine avait alors quatre ans. Gustave-Adolphe l'emmenait avec lui à deux pas de la vieille cathédrale, à la revue de ses troupes pour inspirer à sa fille « *un esprit guerrier* »¹. On tirait des salves de canon ; de ces beaux canons suédois qui séduisaient alors toute l'Europe qui découvrait peu à peu ce qu'était l'artillerie. Kalmar, grand port marchand, est du reste situé sur la grande route de la principale exportation de la Suède : le fer que le royaume vendait à ses alliés par la Baltique, comme le goudron et le bois de ses forêts, ceux de la province de Smaland ; s'y ajoutaient le beurre, le seigle, les cuirs de buffle, exportés en échange des denrées dont le royaume avait particulièrement besoin : le sel, le vin, les épices et les étoffes ; tout ce qu'il ne produisait pas ; tout ce dont il manquait.

La Suède en 1626 est un tout petit royaume d'un seul million de sujets alors que la France de Richelieu en compte près de vingt. Mais la Suède est riche en minerais : en fer, en cuivre, en tout ce qui est nécessaire pour faire apparaître une arme nouvelle : les bouches à feu. La Suède est riche en bois de construction navale, en résine issue de ses hautes futaies, en goudron si utile pour le calfatage des coques des navires : bref, la Suède possède tout ce qui est nécessaire pour construire des bâtiments de guerre, de beaux vaisseaux suédois tel le *Vasa*. La Suède ? Un pays petit certes, mais dont les rêves sont grands. Des rêves immenses au-delà de ses frontières resserrées. Des rêves de modernité – dans le temps – et de conquête – dans l'espace-. Moderne, la Suède de Gustave-Adolphe le devient car elle s'inscrit en pleine mutation des temps. Elle est par exemple un des premiers pays européens à se doter d'un journal de peu postérieur à la *Gazette de France*. Conquérante, elle le devient aussi : en effet, au Grand Siècle, la Suède – jusqu'alors petit pays nordique, fait de froidures, de neige et de brouillard –, tente avec succès de faire son entrée dans le monde et, grâce à Gustave-Adolphe, le royaume devient l'une des puissances redoutables d'Europe au plan militaire. Ses mines de fer d'une qualité exceptionnelle et de cuivre sont riches, ses maîtres de forges et ses paysans travaillant le fer (les *begsmän*), ses hauts-fourneaux maçonnés qui remplacent les fours construits en terre et en charpentes de

1. Christine de Suède, *Mémoires ou Autobiographie dédiée à Dieu*, édité par Johann Arckenholtz in *Mémoires concernant Christine de Suède*, Amsterdam et Leipzig, 1751-1760.

bois, outre les procédés d'affinage allemands et wallons (bien supérieurs aux techniques suédoises) font que le bruit des premiers canons suédois est devenu assourdissant sur les différents théâtres opérationnels où ils se déploient. En outre, ce fer exporté vers l'ouest, grâce aux Néerlandais qui le transportent, enrichit la Suède non seulement par le produit de la vente mais aussi par le montant des droits perçus à l'exportation, d'où des ressources de plus en plus importantes pour le pays, et également la volonté de contrôler les détroits du Sund féroce ment disputés par les Danois voisins.

En cette mémorable journée de Kalmar, l'odeur de la poudre semblait réchauffer l'air froid ; la fumée, noire, dense, se superposait au brouillard, épais et gris. Quel spectacle ce devait être en effet pour une petite-fille. Un spectacle capable d'intimider même les adultes. Il n'en fut rien cependant pour la fillette qui prétend qu'elle battait des mains. « *Encore, encore !* » Le roi son père, *Le Roi des Neiges*, beau trentenaire, vaillant au point d'être surnommé *Le Lion du Nord*, véritable champion de la cause protestante en Europe, allié des huguenots par religion, comme du cardinal de Richelieu par nécessité, était rempli de tendresse et de fierté envers sa fille. Lui qui est le véritable fondateur de l'empire suédois, lui qui a tenté avec succès d'imposer au quotidien son hégémonie sur les rives de la Baltique, ne lui disait-il pas : « *Allez, laissez-moi faire ; je vous mènerai un jour en des lieux où vous aurez contentement¹* ». Et la petite Christine rêvait alors de champs de bataille. Elle rêvait du bruit de ferraille des armes s'entre choquant et de l'odeur métallique des armures.

La guerre est alors malheureusement une nécessité vitale. Les Suédois et les Finlandais ne représentent guère plus d'un million de personnes et tous appartiennent à différentes ethnies. Il est donc nécessaire que tous les sujets de son père soient unis dans la même fidélité à l'Église nationale qui avait adopté la confession d'Augsbourg, c'est-à-dire le luthéranisme. L'avenir du royaume repose sur cette Église luthérienne, bien structurée et farouchement antipapiste et sur l'attachement des sujets à la récente dynastie des Vasa qui avait doté le royaume de son indépendance nationale en 1520 seulement, à peine un siècle avant la naissance de Christine.

1. Christine de Suède, *Mémoires, ibid.*, p. 27.

À la cavalerie d'autrefois qui aveuglait l'ennemi par la lumière du soleil se reflétant dans les cuirasses de ses hommes, Gustave-Adolphe a substitué une armée beaucoup plus moderne, inspirée des réformes techniques de Maurice de Nassau, de la maison d'Orange, capitaine général des Provinces-Unies. Gustave-Adolphe est fier de l'armée suédoise qu'il ne cesse de perfectionner : invention de la conscription ; introduction d'un armement plus léger ; suppression de la cuirasse de l'infanterie ; introduction du canon de bataille qui ravit la place d'honneur à la cavalerie qui ne peut plus rester en première ligne car elle aurait alors les canons de sa propre armée dans son dos ; rapidité du tir des mousquets. Gustave-Adolphe, père de la guerre dite « moderne », a remplacé la guerre de siège par celle de mouvement. Il a réduit la profondeur de l'infanterie à seulement 6 rangs et doté chacun de ses régiments de 4 canons légers. Son artillerie n'a cessé de monter en puissance grâce à son exploitation minière et à son industrie métallurgique en plein essor. Le *Lion du Nord* a tout ce que l'Europe lui envie : du métal pour ses armes, du bois pour sa flotte, du chanvre pour ses voiles et la chance du héros.

Sur mer, Gustave-Adolphe s'est doté d'une marine moderne puisqu'il dispose de la totalité des atouts nécessaires à sa construction. Cette marine lui est plus que nécessaire car la Baltique est, des siècles durant, un éternel lieu d'affrontements, soit entre pirates (Vikings, Wendes, Estoniens), soit entre royaumes (Danemark, Norvège, Suède). Dès 1621, cinq ans avant la naissance de Christine, Gustave-Adolphe était capable de débarquer 20 000 hommes à Riga afin de s'emparer de la Lettonie. En 1626, l'année même de la naissance de sa fille, Gustave-Adolphe débarquait 13 régiments d'infanterie et 9 escadrons de cavalerie en Prusse. Gustave-Adolphe fut moins heureux en 1627 : 6 vaisseaux suédois sont battus cette année-là par 10 vaisseaux polonais lors du siège d'Olivia. Quant à l'année 1628, elle resta gravée à jamais dans la mémoire suédoise jusqu'à aujourd'hui : le fleuron de la flotte, le *Vasa*, sombre en août en pleine baie de Stockholm, au moment même de son lancement. Mais il était lourd de... 700 statues ! Néanmoins, face aux ambitions de Wallenstein qui assiège Stralsund, les États riverains se coalisent et forcent Wallenstein à lever le siège mettant fin dès 1628 au rêve d'une flotte catholique en Baltique. La force de la flotte suédoise, les nombreux succès militaires de Gustave-Adolphe, la

richesse du pays en métaux nécessaires au développement de cette arme quasi nouvelle qu'est l'artillerie sont autant de facteurs qui séduisent la France où Richelieu vient d'accéder au pouvoir en 1624. *Guerre aux protestants à l'intérieur* (d'où le siège de La Rochelle en 1628 et mort de 10 000 des 15 000 Rochelais huguenots). *Alliance avec les protestants à l'extérieur*, donc avec la Suède luthérienne pour contrecarrer la puissance habsbourgeoise de l'Empereur. Tels sont les maîtres-mots de la politique du cardinal au pouvoir de 1624 à sa mort en 1642.

C'est pourquoi Louis XIII « achète » littéralement l'alliance suédoise car le souci principal de Gustave-Adolphe est le manque d'argent. C'est Richelieu le premier qui inclut la Suède dans un système d'alliances en Europe. Le cardinal en fait l'un des maillons de l'alliance de revers qui va de la Baltique à la mer Noire et qui constitue un second front à ouvrir lorsque la pression de l'Empereur se fait trop forte sur le Rhin. L'alliance franco-suédoise sera donc inscrite au sein même d'une « *politique des subsides* » : 400 000 rixdales annuels, versés par Paris (soit 1 200 000 livres françaises annuelles, pendant cinq ans) contre des canons suédois. Et l'argent étant depuis toujours « *le nerf de la guerre* », l'armée suédoise du Vasa devient de plus en plus redoutable et elle doit le rester coûte que coûte surtout dans un monde où les tentacules du papisme s'étendent de Madrid à Vienne... L'alliance, nécessaire pour les deux pays, est néanmoins difficile à réaliser puis à tenir dans la mesure où la France et la Suède ont des intérêts assez différents. La France de Richelieu est encore une puissance du Sud, méditerranéenne, qui construit ses galères à Toulon et développe son commerce à Marseille. Stockholm, en revanche, a une priorité nordique, elle lutte pour l'hégémonie en Baltique : elle veut le *dominium maris Baltici*. Autre difficulté : la Pologne catholique est un allié potentiel pour Louis XIII, mais elle est la bête noire de la Suède luthérienne car Sigismond, élu roi de Pologne, refuse de renoncer au trône de Suède : pour lui, Gustave-Adolphe, et auparavant son père, ne sont que des usurpateurs issus de la branche cadette de sa maison. L'antagonisme avec la Pologne n'est pas seulement religieux. Il est aussi familial, d'ordre dynastique. L'alliance avec la France repose donc essentiellement sur une sorte de contrat financier, Stockholm ayant besoin de numéraire. Et par ce biais, Paris va jouer dorénavant un rôle essentiel à Stockholm, au point

que la capitale suédoise recevra Descartes au milieu du siècle et nombre de beaux esprits, savants et médecins, qui feront de Christine une reine cultivée, lettrée et humaniste.

À défaut de fils, *Le Lion du Nord* a voulu transmettre sa passion et sa nécessité guerrières à Christine, qui un jour – il en était sûr – sera « *un grand Roi* » ! Passion nécessaire car les Suédois sont farouchement Luthériens dès le tout début de la Réforme protestante. Ils sont farouchement antipapistes et le catholicisme frappe partout aux portes du royaume : en Livonie polonaise, en Pologne et surtout dans le redoutable Empire habsbourgeois de Ferdinand II, l'héritier de Charles Quint. Comment accepter que les Habsbourg de Vienne et de Madrid cherchent à imposer leur domination en Baltique, si loin de leurs bases, sous prétexte que le royaume de Suède était tantôt pauvre, tantôt désargenté ?

Au milieu de ces considérations générales, Christine conserve un souvenir qui est vraiment le sien, si cher et douloureux à la fois pour elle, si différent des bribes de réminiscences soufflées par les autres. Elle revoit souvent cette belle journée du 17 novembre 1632, une bataille indécise livrée dans le brouillard au lendemain du traité de Bärwald signé en janvier 1631 entre Stockholm et Paris.

Le traité d'alliance avec Louis XIII, négocié par Charnacé et qui va se prolonger de décennie en décennie. Alliance offensive assortie d'un traité de subsides. Pour obtenir ces derniers, Gustave-Adolphe a dû s'engager à ne signer aucune paix séparée avec l'Empereur (sinon ce ne serait plus une alliance de revers) et surtout il a dû promettre à Louis XIII de maintenir le culte catholique dans les territoires qu'il occuperait. Il devait bien sûr entretenir 30 000 hommes contre l'Empire afin d'alléger la pression impériale dans la région du Rhin. Malgré la dernière douceur automnale, avant le long et rude hiver suédois, cette bataille est la dernière chance pour Gustave-Adolphe de voir sa flotte traverser la Baltique avant que les tempêtes d'hiver ne reprennent leurs droits. La guerre de Trente Ans bat alors son plein et, inquiet des victoires du camp catholique (Polonais et Impériaux) dans les États allemands (Prusse orientale), le roi de Suède s'empresse de combattre les troupes impériales de Wallenstein.

Le départ du Roi est prêt. Gustave-Adolphe admire sa flotte réputée invincible. Le roi reste un moment immobile, les yeux rivés sur l'horizon, ses pensées s'envolant déjà de l'autre côté de la rive. C'est un homme brave auquel le destin a été favorable à maintes reprises. N'a-t-il pas échappé à la mort le 27 juin 1629 à la bataille d'Honigsfelden face aux coalisés (Polonais et Impériaux) ? La fortune aime les courageux. Mais pourquoi cet air distrait et mélancolique ? À quoi pense-t-il ? « *Je crains que Dieu ne me punisse de la gloire du peuple. Ne dirait-on pas que ces gens me regardent comme leur divinité ? Celui qui se nomme le Dieu jaloux pourrait bien leur faire sentir et à moi-même que je ne suis qu'un homme faible et mortel*¹ ». De lugubres pressentiments remplissent son cœur même si sa raison lui dicte un tout autre récit, glorieux et légendaire. Tandis que la victoire définitive sur les catholiques en Allemagne semble proche au point qu'il va jusqu'à envisager de transférer sa capitale en Bavière, les astres prédisent une tout autre issue à sa campagne. Est-ce un hasard si l'astrologue de la Cour remarque le passage d'une comète inconnue, signe de mauvais augure pour la Suède ? Est-ce normal que le fleuve Motala déborde la nuit de Noël, ce qui présageait toujours la mort des rois en Suède ? Pis encore, le naufrage du *Vasa* le jour même de son lancement alors qu'il aurait dû être le fleuron de son escadre. Pas un nuage dans le ciel, pas un souffle de vent ce jour-là. Impuissant et incrédule, le roi a été contraint de regarder les eaux noires de la mer engloutir son beau vaisseau tout neuf, fruit du labeur de tant de charpentiers, calfats, maîtres-constructeurs et autres voiliers.

Dans ses pensées mélancoliques d'avant le départ, Gustave-Adolphe semble oublier sa petite fille qui attend que son père l'appelle pour lui faire ses adieux. Plus tard, Christine racontera ce douloureux souvenir dans ses *Mémoires* : comme elle réussit à échapper à la surveillance de ses « femmes », nourrices, dames pour accompagner, gouvernantes et autres demoiselles d'honneur chargées de son éducation première ; comme elle réussit à se faufiler entre les nobles du Sénat rassemblés sur le quai. Elle court vers son père, un géant, elle minuscule dans la foule des adultes. Il ne la remarque toujours pas. Elle le tire alors par le bas de son corset de

1. Cité in J. Castelnau, *La reine Christine*, Paris, 1944, p. 26.